LA

COLOMBE

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES

PAR

JULES BARBIER ET MICHEL CARRÉ

MUSIQUE DE

CH. GOUNOD

Représenté pour la première fois, à Baden-Baden, le 3 août 1860.
Et à Paris, sur le Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique, le 7 juin 1866.



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1866



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

	Baden-Baden.	*Paris.*
HORACE........................	M. Roger.	M. Capoul.
MAZET, jeune paysan, filleul d'Horace...........................	Mlle Faivre.	Mlle Girard.
LA COMTESSE SYLVIE.........	Mme Miolan Carvalho.	Mlle Cico.
MAITRE JEAN, majordome de la comtesse Sylvie..................	M. Balanqué.	M. Bataille.

La scène se passe aux environs de Florence.

La partition se trouve chez M. Choudens, *éditeur, rue Saint-Honoré,* 265.

LA COLOMBE

ACTE PREMIER

Une chambre rustique donnant sur un jardin. — Table et escabeaux. — Une arbalète pendue au mur.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAZET, seul.

(Il entre en scène, et pose sur la table une cage d'osier dans laquelle est enfermée une colombe.)

Sylvie, Sylvie! — venez-là, ma mignonne!...

COUPLETS.

I.

Apaisez, belle colombe,
Votre faim,
Du grain de froment qui tombe
De ma main.
Avant que vous manquiez de grain,
Votre maître sera sans pain.
Apaisez, blanche colombe,
Votre faim,
Du grain de froment qui tombe
De ma main.

II.

Après la faim assouvie,
Bel oiseau,
Calmez votre soif, Sylvie,
D'un peu d'eau.

A la fraicheur du jour nouveau,
J'ai puisé cette onde au ruisseau.
Après la faim assouvie,
Bel oiseau,
Calmez votre soif, Sylvie,
D'un peu d'eau!

Voilà qui est fait. — Maintenant, retournez au jardin. — Quand le maître sera levé, il viendra vous souhaiter le bonjour. (Il sort par la droite en emportant la cage.)

SCÈNE II.

MAITRE JEAN, puis MAZET.

MAÎTRE JEAN, entrant par le fond.

Holà! — Personne pour m'annoncer?—Qu'est-ce que c'est que cette maison où l'on entre comme dans un moulin? — (D'un air de mépris.) Peuh!... Cela sent la basse-cour à plein nez! Comment peut-on vivre dans une pareille tanière? (Mazet reparaît.) Ah! voici quelqu'un! — Acquittons-nous de notre message avec dignité. (Il tousse.)

MAZET.

Hein! d'où sort celui-là?

MAITRE JEAN.

Dites-moi, mon ami...

MAZET.

Pardon, monsieur, mais je ne suis pas votre ami.

MAITRE JEAN.

Soit! — Votre maître ne s'appelle-t-il pas le seigneur Horace?

MAZET.

Ce n'est pas mon maître, c'est mon parrain.

MAITRE JEAN

Soit! Je veux savoir seulement si cette cabane n'est pas à lui?

MAZET.

Ce n'est pas une cabane, c'est une métairie.

MAITRE JEAN, à part.

Ce jeune rustre est plein de vanité.

MAZET.

Il est bon de vous dire, monsieur, que mon maître...

MAITRE JEAN.

Votre parrain.

MAZET.

Oui. — N'a pas toujours été logé dans une cabane...

MAITRE JEAN.

Une métairie.

MAZET.

Oui. — (A part.) Ce gros homme me déplait. — (Haut.) Le seigneur Horace a été riche. Il a eu des palais à Florence, des serviteurs mieux vêtus que moi, et des amis de meilleure mine que vous.

MAITRE JEAN.

Hein?

MAZET.

S'il ne lui reste plus rien, c'est qu'il a tout dépensé follement pour les beaux yeux d'une certaine comtesse Sylvie qu'il aimait et qui se moquait de lui.

MAITRE JEAN.

La comtesse Sylvie dont vous parlez mérite tous vos respects!

MAZET

Vous la connaissez donc?

MAITRE JEAN

Un peu, jeune villageois!

MAZET.

Tant pis pour vous, honnête citadin!

MAITRE JEAN.

Son rang et sa beauté, enfant rustique, la protégent contre vos grossières invectives!

MAZET.

Cette protection-là, vieillard poli, ne m'empêchera pas de lui dire son fait si je la rencontre jamais sur mon chemin.

MAITRE JEAN, avec dignité

Assez! — Laissons cela, je vous prie, et parlons du sujet qui m'amène.

MAZET.

Oui, parlons-en. — Je suis curieux de savoir...

MAITRE JEAN.

Je vous demanderai d'abord quelques renseignements sur une certaine colombe que possède, dit-on, le seigneur Horace.

MAZET.

A quel propos?

MAITRE JEAN.

Est-il vrai que cet oiseau ait les talents merveilleux qu'on dit, et qu'il fasse mille tours extraordinaires?

MAZET.

C'est la vérité, monsieur! Notre colombe a une intelligence et un esprit qu'on ne rencontre pas toujours chez d'autres animaux... plus gros et plus avancés en âge. (Il regarde Maître Jean en face.) Elle comprend tout ce qu'on lui dit; elle s'acquitte avec bonne grâce de toutes les commissions qu'on lui donne. — Elle n'entre jamais que chez les gens qu'elle connaît, et elle s'en va dès que sa visite devient indiscrète ou importune.

MAITRE JEAN.

Vous m'étonnez!

MAZET.

Avouez qu'il y a des hommes qui n'ont pas tant de savoir-vivre.

MAITRE JEAN.

Je l'avoue.

MAZET.

A la bonne heure! — Ajoutez à toutes ces qualités charmantes une sensibilité exquise, une fidélité à toute épreuve, une pudeur! une honnêteté de mœurs! un désintéressement!... comme on en voit peu... même chez les comtesses.

MAITRE JEAN.

Plaît-il?

MAZET.

Ce n'est pas elle au moins qui ruine les gens qui l'aiment! — Un peu d'eau, quelques grains de blé noir, et la voilà heureuse! Une femme ne se contente pas de si peu!

MAITRE JEAN.

Une femme n'est pas un oiseau!

MAZET.

Malheureusement! (Avec un ton de charlatan). Enfin, sachez, Monsieur, qu'elle porte les billets doux sans se tromper d'adresse, qu'elle vole tout droit à la plus belle personne d'une assemblée, qu'elle indique l'heure par le battement de ses ailes, qu'elle contrefait la morte à tromper les yeux du plus

habile, et qu'elle range dans leur ordre les six lettres qui composent le nom de Sylvie que son maître lui a donné.

MAITRE JEAN, avec indignation.

Est-il possible que le seigneur Horace ait appelé une bête du nom de la comtesse?

MAZET.

Il est vrai qu'elle méritait mieux que cela!

MAITRE JEAN.

Vous dites?...

MAZET.

Je dis qu'une bête qui vous aime vaut mieux qu'une coquette qui vous ruine!

MAITRE JEAN.

Ne compromettons pas le succès de ma démarche par une colère imprudente. (Haut.) J'arrive au but de ma visite. — Le comte Lélio, mon maître...

MAZET.

Ah! vous êtes domestique?

MAITRE JEAN, avec fierté.

Majordome! — Le comte Lelio, dis-je, qui est originaire de Pavie et grand amateur de bêtes savantes, ayant entendu parler, durant son séjour à Florence, de la colombe du seigneur Horace, m'a dépêché vers lui avec mission de... (Le souffle lui manque.)

MAZET.

Respirez!

MAITRE JEAN, reprenant son vent.

De la lui acheter.

MAZET.

Il n'y a à cela qu'une petite difficulté, c'est que mon parrain ne consentira jamais à la vendre.

MAITRE JEAN.

Il n'est pas croyable que, dans le dénuement où il est, il résiste à l'appât d'une grosse somme.

MAZET.

Votre maître est donc bien riche?

MAITRE JEAN.

Assez riche pour changer cette métairie en une charmante villa où le seigneur Horace aura tout le temps d'élever d'autres colombes.

MAZET.

Ma foi! votre proposition n'a rien de malhonnête, et je commence à vous croire moins... que vous n'en avez l'air.

MAITRE JEAN.

Moins quoi?

MAZET.

Que vous n'en avez l'air.

MAITRE JEAN.

Rustre!

MAZET.

Majordome!

MAITRE JEAN, *écoutant.*

Qui vient là?

MAZET.

C'est lui! cachez-vous! — Ne vous montrez pas et laissez-moi faire. Je vais essayer de le décider à conclure le marché. (*Il pousse Maître Jean derrière une porte.*)

SCÈNE III

MAZET, HORACE, MAITRE JEAN *caché.*

HORACE.

Mazet!

MAZET.

Seigneur!

HORACE.

Pourquoi ne m'as-tu pas réveillé ce matin?

MAZET.

Pour vous laisser dormir.

HORACE.

Et pourquoi me laisser dormir?

MAZET.

Pour donner à la fortune l'occasion de vous rendre visite.

HORACE.

Je l'ai trop maltraitée pour qu'il lui prenne jamais envie de revenir chez moi.

MAZET.

Qui sait?

HORACE.

Laissons la fortune en repos et déjeunons!

MAZET.

Avec quoi ?

HORACE.

Aucun gibier ne s'est-il pris dans tes rêts?

MAZET.

Aucun.

HORACE.

En ce cas, mon pauvre ami, il faudra nous contenter de quelques fruits de notre verger.

MAZET.

Vous êtes philosophe! Avouez, pourtant, qu'un peu d'aisance ne gâterait pas nos affaires.

HORACE.

Sans doute; mais à quoi bon désirer des biens qu'on ne peut avoir ?

MAZET.

Et s'il ne tenait qu'à vous de les acquérir?

HORACE.

Comment ?

MAZET.

Dites un mot, et je connais une fée qui changera d'un coup de baguette cette chaumière en une maison de plaisance.

HORACE.

Une fée, dis-tu ?

MAZET.

Oui, seigneur, à cela près qu'elle s'est déguisée en majordome pour venir nous faire les propositions de son maître.

HORACE.

Explique-toi.

MAÎTRE JEAN, à part, entr'ouvrant la porte.

Nous y voilà.

MAZET.

Un riche seigneur de Pavie, grand amateur d'oiseaux rares, nous fait offrir d'acheter votre colombe à beaux deniers comptants.

HORACE.

Te moques-tu de moi ?

MAZET.

Non vraiment. — Le seigneur dont je vous parle se nomme Lélio, et vous pourrez lui vendre l'oiseau au prix que vous voudrez.

HORACE.

Je n'ai que faire de son argent.

MAZET.

Son messager sort d'ici et si vous voulez que je le rappelle?..

HORACE.

Qu'il aille au diable!

MAÎTRE JEAN, à part.

Bien obligé!

MAZET.

Mais...

HORACE.

S'il ose paraître devant moi, je lui ôterai l'envie de revenir!

MAÎTRE JEAN, caché.

C'est bon à savoir!

MAZET.

Vous ne voulez donc pas?...

HORACE.

Vendre ma colombe? Jamais!

MAZET.

J'en étais sûr.

TERZETTO ET ROMANCE.

ENSEMBLE.

MAÎTRE JEAN, à part.

Le pauvre homme est en démence!
Il méprise nos ducats!

MAZET.

Songez à notre indigence!
Seigneur, vous n'y pensez pas!

HORACE.

Que m'importe l'indigence?
Non, je ne la vendrai pas!
Qu'il garde son argent! D'une chère habitude
Je ne priverai pas mes jours!
Je ne briserai pas ces paisibles amours,
Seul charme de ma solitude!

MAZET.

Seigneur!

HORACE.

Tais-toi!

MAÎTRE JEAN, à part.

Tenons-nous coi!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

MAÎTRE JEAN.

Le pauvre homme est en démence !
Il méprise nos ducats !

MAZET.

Songez à notre indigence !
Seigneur, vous n'y pensez pas !

HORACE.

Que m'importe l'indigence ?
Non, je ne la vendrai pas !

I

J'aimais jadis une cruelle,
Qui ne paya que de mépris
Mon cœur épris !

MAÎTRE JEAN, à part.

J'offrais cependant un bon prix.

MAZET, à part.

Par son mal le voilà repris !

HORACE.

L'oiseau lui portait sous son aile
Ce que m'inspirait chaque jour
Le dieu d'amour.

MAÎTRE JEAN, à part.

Que diable parle-t-il d'amour !

MAZET, à part.

Sotte chanson ! maudit amour !

HORACE.

Tout en riant de ma tendresse,
Elle flattait, sans y songer,
Le messager ;
Et quelquefois, d'une caresse,
Le doux parfum lui demeurait,
Et m'enivrait !

ENSEMBLE.

MAÎTRE JEAN, à part.

L'aventure est nouvelle :
Il repousse notre or !

HORACE.

Oiseau fidèle,
Mon seul trésor,
Tout bas encor

Parle-moi d'elle !

MAZET, à part.

Ah ! la pauvre cervelle !
Nous jeûnerons encor !

HORACE.

II

Un jour, ayant pris sous l'ombrage
L'oiseau qui jouait près de nous,
Sur ses genoux...

MAZET, à part.

Notre homme doit nous croire fous !

MAÎTRE JEAN, à part.

Le diantre soit de ces deux fous !

HORACE.

Elle admira son blanc plumage,
Et je vis sa lèvre y poser
Un doux baiser!..

MAÎTRE JEAN, à part.

L'argent n'est pas à refuser !

MAZET, à part.

Nous avons tort de refuser !

HORACE.

Plaisir et douleur de ma vie !
Ce baiser charmant et moqueur
Brûle mon cœur!
L'oiseau me rappelle Sylvie,
Et d'un nom que j'ai tant aimé
Je l'ai nommé!

ENSEMBLE.

MAÎTRE JEAN, à part.

L'aventure est nouvelle :
Il repousse notre or !

HORACE.

Oiseau fidèle,
Mon seul trésor,
Tout bas encor,
Parle-moi d'elle !

MAZET, à part.

Ah ! la pauvre cervelle !
Nous jeûnerons encor.

MAZET.

Voyons, seigneur, écoutez un moment la raison...

HORACE.

Plus un mot là-dessus et suis-moi. (Détachant du mur une arbalète.) Je veux voir si mon arbalète sera plus habile que tes rêts à mettre quelque perdrix dans notre gibecière. — Vendre ma colombe !... Je vais dire à Sylvie la belle idée que tu as eue là ! (Il sort.)

SCÈNE IV.

MAITRE JEAN, MAZET.

MAZET.

Eh bien ! vous le voyez, il est inébranlable.

MAÎTRE JEAN.

Oui.

MAZET.

Bien vous a pris de ne pas vous montrer...

MAÎTRE JEAN.

Je le crois.

MAZET.

Vous n'avez plus qu'à reprendre la route de Florence.

MAÎTRE JEAN.

C'est ce que je vais faire.

MAZET.

Croyez que je regrette les ducats de votre maître.

MAÎTRE JEAN.

Je n'en doute pas.

HORACE, dans la coulisse.

Mazet !

MAZET.

Me voilà ! (A Maître Jean.) Serviteur.

MAÎTRE JEAN.

Bonjour ! (Mazet sort par le fond.)

SCÈNE V.

MAITRE JEAN, seul.

Si j'ai bien compris le seigneur Horace, son cœur brûle encore pour les beaux yeux de ma maîtresse. (Se frottant les mains.) A merveille ! Il ne tiendra qu'à nous d'avoir sa colombe sans bourse délier.

COUPLETS.

I.

Les amoureux,
Quand il s'agit de plaire,
Les amoureux,
C'est la règle ordinaire,
Les amoureux
Ont le cœur généreux !

L'amant que l'on implore
Offre, pour être heureux,
Sa vie, et plus encore,
A celle qu'il adore.
Les amoureux,
Ont le cœur généreux !

II.

Une belle, je pense,
Sait tout obtenir d'eux :
La moindre récompense
Vaut toute leur dépense !
Les amoureux,
Quand il s'agit de plaire,
Les amoureux,
C'est la règle ordinaire,
Les amoureux
Ont le cœur généreux !

Allons retrouver madame la comtesse dans le bois de citronniers, où je l'ai laissée avec nos montures, et informons-la du résultat de mon ambassade.

SCÈNE VI.

MAITRE JEAN, SYLVIE.

SYLVIE, entrant par le fond.

Eh bien, maître Jean?

MAÎTRE JEAN.

Que vois-je? Madame la comtesse dans cette misérable cabane!

SYLVIE.

Mon Dieu, oui! J'ai aperçu le seigneur Horace qui prenait le chemin de la campagne, et je n'ai pas résisté au désir de franchir le seuil de sa porte.

MAÎTRE JEAN.

O ciel! Et pas un fauteuil à offrir à madame la comtesse!

SYLVIE.

Calmez-vous, maître Jean! — Un escabeau suffira.

MAÎTRE JEAN.

Un escabeau! — est-il possible?

SYLVIE, *s'asseyant.*

Vous voyez!

MAÎTRE JEAN.

J'admire et je me tais.

SYLVIE.

Vous feriez mieux de me dire si vous avez réussi dans la négociation dont je vous ai chargé.

MAÎTRE JEAN.

Hélas! madame, le seigneur Horace ne veut pas entendre parler de vendre sa colombe.

SYLVIE.

Comment! — il refuse!

MAÎTRE JEAN.

Un jeune paysan, qui se dit son filleul et lui sert de valet, lui a transmis, tandis que j'étais caché derrière cette porte, les propositions du prétendu comte Lélio, et elles ont été repoussées avec un désintéressement qui m'a frappé de surprise. Interrogé sur le motif de ses refus, le seigneur Horace n'a pas dissimulé qu'un baiser, donné par madame la comtesse à sa colombe, la lui avait rendue préférable à tous les trésors de la terre.

SYLVIE.

Le seigneur Horace a de la mémoire.

MAÎTRE JEAN.

Je dois ajouter qu'il a donné à cet oiseau le nom de madame la comtesse!

SYLVIE.

Vraiment?

MAÎTRE JEAN.

Une si grande liberté m'avait d'abord indigné; mais je n'ai pas tardé à y voir l'indice d'un sentiment d'où la tendresse n'exclut pas le respect, et j'en ai conclu que le seigneur Horace osait encore aimer madame la comtesse.

SYLVIE.

J'avoue que je ne m'attendais pas à tant de constance.

MAÎTRE JEAN.

Madame la comtesse est la seule qui puisse en être étonnée.

SYLVIE.

Allons! je vois qu'il faut renoncer à l'espoir de posséder cette colombe.

MAÎTRE JEAN.

J'avais pensé, au contraire, que le seigneur Horace ne refuserait pas à madame la comtesse ce qu'il refuse à un étranger.

SYLVIE, *se levant.*

Perdez-vous la tête? — J'aurais été heureuse, en lui achetant sa colombe, de réparer, autant qu'il m'était possible, un désastre dont j'ai été la cause involontaire; mais le seigneur Horace est, par cela même, la dernière personne dont je puisse accepter un présent.

MAÎTRE JEAN.

Que madame la comtesse daigne m'excuser!...

SYLVIE.

Je suis désespérée, maître Jean: le triomphe d'Amynte fait le tourment de ma vie, et son perroquet me fera mourir de chagrin.

MAÎTRE JEAN.

Se peut-il que madame la comtesse attache tant d'importance à un misérable perroquet?

SYLVIE.

Vous n'y comprenez rien! — C'est entre Amynte et moi une lutte où je suis vaincue, si je lui laisse prendre le moindre avantage. Je n'ai pas eu un adorateur qu'elle n'ait voulu me l'enlever, pas un bijou, pas une litière, pas un palais qu'elle ne me les ait disputés. — Jusqu'ici, grâce à Dieu, j'avais écrasé ma rivale, et je voyais déjà le moment où elle allait échapper par la fuite à une honteuse défaite, quand elle a trouvé ce maudit perroquet, qui parle, qui chante, qui étourdit tout Florence du bruit de son caquet, et à qui je ne pouvais opposer que cette colombe qu'on ne veut pas me vendre! — N'est-ce pas une dérision de la destinée, et n'y a-t-il pas de quoi se désespérer?

MAÎTRE JEAN.

Il est vrai que la colombe du seigneur Horace n'aurait pas eu de peine à l'emporter sur le perroquet de madame Amynte. — Il n'est merveilles que ce jeune paysan ne m'en ait contées.

SYLVIE.

Vraiment?

MAÎTRE JEAN.

Oui, madame!

SYLVIE.

Et vous croyez que le seigneur Horace m'aime encore?

MAÎTRE JEAN.

J'oserais le jurer!

SYLVIE.

Maître Jean!

MAÎTRE JEAN.

Madame?

SYLVIE.

Il faut que cette colombe soit à moi!

MAÎTRE JEAN.

Quels sont les desseins de madame la comtesse?

SYLVIE.

Cherchez ce jeune homme et envoyez-le-moi!

MAÎTRE JEAN.

Madame la comtesse veut parler elle-même à ce paysan?...

SYLVIE.

Oui, dites-lui qu'une dame l'attend ici et ne me nommez pas.

MAÎTRE JEAN.

Mais...

SYLVIE.

Je suis une amie de votre maître le seigneur Lélio. — Je viens me reposer un instant dans cette maison, et je vous y rencontre par hasard. — Je ne sais rien de vos projets; — vous ne m'avez rien dit, — et ce n'est pas moi qui vous ai donné mission d'acheter la colombe du seigneur Horace. — Vous me comprenez, n'est-ce pas?

MAÎTRE JEAN.

Parfaitement... mais...

SYLVIE.

Continuez à jouer votre rôle de majordome, et laissez-moi faire.

MAÎTRE JEAN.

Si j'osais donner un avis à madame la comtesse...

SYLVIE.

Je ne vous en demande pas.

MAÎTRE JEAN.

J'admire et je me tais! (Il salue profondément et sort.)

SCÈNE VII.

SYLVIE, seule.

AIR.

Je veux interroger ce jeune homme, et connaître,
S'il est vrai que je sois encor chère à son maître,
Comment, par quelle ruse on pourra l'amener
A vendre sa colombe... ou bien à la donner...

Si je suis belle encore,
S'il est vrai qu'il m'adore,
S'il garde un peu d'espoir,
Sa résistance est vaine;
Ma victoire est certaine!
Il est en mon pouvoir!
Oui, s'il m'aime,
En mes attraits j'ai foi;
L'amour même,

L'amour combat pour moi!
Mais quoi! faudra-t-il que je tombe
Au piége où lui-même il s'est pris,
Pour lui payer le prix
De sa chère colombe?
L'amour parfois est exigeant;
Que veut-il à défaut d'argent?

Si le seigneur Horace
Veut un sourire, passe!
On peut donner cela.
Si tout bas il implore
Un regard... passe encore!
On ira jusque-là.
Mais si, dans sa folie,
L'amant discret s'oublie
Et demande un baiser,
Je dois le refuser!
Cependant ma rivale,
A mes yeux, de nouveau,
Fera partout scandale

De son maudit oiseau !
Moi, lui laisser la gloire
D'une telle victoire !
Non, je ne le veux pas!
Allons, encore un pas !
Pour contempler la rage
De celle qui m'outrage,
Je consens au baiser ;
Mais s'il veut davantage,
Malgré tout mon courage,
Il faut y renoncer !
Y renoncer ?... Non, non ! — Si je suis belle encore,
S'il est vrai qu'il m'adore,
S'il garde un peu d'espoir,
Sa résistance est vaine ;
Ma victoire est certaine,
Il est en mon pouvoir !
Oui, s'il m'aime,
En mes attraits j'ai foi !
L'amour même,
L'amour combat pour moi.

SCÈNE VIII.

SYLVIE, MAZET.

MAZET, *à part.*

Une grande dame qui demande à me parler! Diable! qu'est-ce que cela veut dire ?

SYLVIE.

Ah! voici notre jeune paysan, sans doute. Approche, mon petit ami.

MAZET, *avec brusquerie.*

Me voilà ! qu'est-ce que vous voulez ?

SYLVIE, *riant.*

Oh! oh ! quelle façon galante de recevoir les gens !

MAZET.

Parlez vite, je vous prie; je n'ai pas de temps à perdre.

SYLVIE.

Vraiment ?

MAZET.

Oui. — Qu'avez-vous à me demander?

SYLVIE.

Rien. — Un verre d'eau seulement.

MAZET.

Si c'est pour cela que cet imbécile de majordome est venu me déranger! (Il emplit un grand verre d'eau et l'apporte à Sylvie.) Buvez-moi cela; c'est de l'eau du puits.

SYLVIE, s'asseyant.

Merci! ma soif est passée.

MAZET.

Ah! (Il reste un moment interdit, puis il se décide à vider le verre lui-même.) Eh bien! elle s'installe! Pardon!...

SYLVIE.

Quoi?

MAZET.

Je dois vous dire, madame, que nous ne recevons jamais personne...

SYLVIE.

Ah!

MAZET.

Et que les femmes n'entrent pas ici.

SYLVIE.

Bah! est-ce qu'elles vous font peur?

MAZET.

Peur? — Ah! bien oui! — Je ne les crains guères, moi.

SYLVIE.

Tu ne dois pas les effrayer beaucoup non plus, je suppose?

MAZET.

On ne sait pas. — Mon emploi est de monter la garde autour de la maison, afin de tenir à distance toutes les fillettes en jupons courts et toutes les grandes dames empanachées qui s'aviseraient de vouloir entrer chez nous de vive force! — Pendant que mon maître, à coups d'arbalète, fait la chasse aux moineaux des environs, moi, j'ai plaisir à mettre en fuite tous ces oiseaux d'une autre espèce qu'on nomme femmes... et que je déteste.

SYLVIE.

Et pourquoi les détestes-tu, jeune sauvageon?

MAZET.

Je ne sais. — C'est d'instinct!

COUPLETS.

Ah! les femmes! les femmes!
Filles, veuves ou dames,
Avec ou sans appas,
Ne m'en parlez pas!
Cela jase, rumine,
S'ingénie, imagine,
Ment, complote, ruine,
Désespère, assassine
Jusques au trépas!
Retrò, Satanas!
Ne m'en parlez pas!

Voyez cet asile,
Heureux et tranquille,
Où, loin de la ville,
S'écoulent nos jours;
Vilaine ou gentille,
Jamais femme ou fille,
Qui là-bas frétille,
N'en trouble le cours;
Nous fermons la porte
A cette cohorte,
Que le diable emporte
Avec les amours!

Ah! les femmes! les femmes! etc.

SYLVIE, riant.

L'amusant petit homme!

MAZET.

Dans la solitude
Fuir la servitude,
Faire son étude
D'être bien portant,
Est-il une vie
Plus digne d'envie?
Dieu même y convie
Notre cœur content!
Et, riant du monde
Que trompe à la ronde
La brune ou la blonde,
Nous buvons d'autant!

Ah! les femmes! les femmes! etc.

SYLVIE.

Et ton maître, le seigneur Horace, partage sans doute tes sentiments à notre égard?

MAZET.

Lui! — Ah! c'est bien autre chose, vraiment! Il méprise, il exècre tout ce qui porte le nom de femme.

SYLVIE.

Oui-dà!

MAZET.

Surtout depuis son histoire avec la comtesse Sylvie.

SYLVIE.

Quelle comtesse Sylvie?

MAZET.

Bah! tout le monde la connaît dans Florence! une coquette, une folle, une rusée qui feint d'aimer les gens! qui accepte les hommages, les cadeaux, et qui vous congédie sans façon quand vous vous êtes sottement dépouillé pour elle!...

SYLVIE.

Ah! fi! est-ce qu'il y a vraiment de ces femmes-là?

MAZET.

Une orgueilleuse qui se croit belle et qui ne l'est peut-être pas du tout.

SYLVIE.

Oh! quant à cela!...

MAZET.

Une méchante, enfin, qui fera bien de ne jamais s'aventurer par ici.

SYLVIE.

Pourquoi?

MAZET.

Parce que mon maître est capable...

SYLVIE.

De l'aimer encore?

MAZET.

De lui faire honte de sa conduite, de l'injurier, de la chasser, de la battre de ses propres mains!

SYLVIE, riant.

Allons donc!

MAZET.

Et je serai là pour l'aider au besoin.

SYLVIE.

Quelle férocité!

MAZET.

Oui, je suis comme cela !

SYLVIE.

Ah! je ne suis pas en sûreté ici!... alors je me sauve. — Adieu !

MAZET.

Hein ! comment?... vous êtes donc?... c'est vous qui,..

SYLVIE.

C'est moi qui suis cette coquette, cette folle, cette méchante!...

MAZET.

La comtesse Sylvie !

SYLVIE.

En personne

HORACE, du dehors.

Mazet !

MAZET.

Ah! Seigneur Dieu! sauvez-vous bien vite! cachez-vous!... j'entends mon maître.

HORACE, du dehors.

Eh bien! où es-tu donc?

MAZET.

Le voilà! (A part.) Il est perdu s'il la revoit!

SYLVIE.

Ma foi! tant pis! je brave sa colère! — Je n'ai jamais été battue de ma vie; je suis curieuse de savoir... (Horace paraît.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HORACE.

HORACE.

Que vois-je?... vous ici, madame! chez moi!...

TERZETTO.

O vision enchanteresse!
Quel dieu vous amène vers nous?
(Sylvie se tourne avec surprise vers Mazet.)
Je ne vous offre, en ma détresse,
Qu'un accueil indigne de vous!
Je maudissais mon indigence,
Et pourtant je vous appelais ;

Je vous vois! et votre présence
Change ma chaumière en palais.

ENSEMBLE.

SYLVIE, à part.
Il est encore en ma puissance,
J'obtiendrais tout si je parlais!

MAZET, à part.
Il est encore en sa puissance.
L'amour le tient dans ses filets

SYLVIE.
Non loin de ce séjour champêtre,
Le hasard a conduit mes pas ;
« Le bonheur est par là peut-être! »
Me disais-je à part moi tout bas;
La porte n'était point fermée :
Chez vous je m'arrête en chemin ;
Je vous vois... et je suis charmée
De pouvoir vous tendre la main.

ENSEMBLE.

HORACE.
Aux regrets, mon âme est fermée!
Adieu, noirs soucis! à demain!

MAZET, à part.
La porte n'était pas fermée!...
Songeons à la fermer demain.

SYLVIE.
Bref, cher seigneur, je suis tout à fait ravie de vous revoir Et pour vous payer de votre bon accueil, je consens à dîner avec vous.

MAZET, à part.
Dîner! Elle s'invite à dîner chez nous!

HORACE, le poussant du coude.
Vous comblez mes plus chers désirs, madame, et je n'ose croire à tant de bonheur.

MAZET, à part.
Oui, il y de quoi se réjouir.

HORACE, avec colère.
Tais-toi!

MAZET.

Je me tais !

SYLVIE, à Mazet, bas lui prenant l'oreille en riant.

Que m'avais-tu donc conté, petit drôle?

MAZET, bas.

Ah! pour Dieu ! ne lui dites rien de mes impertinences de tout à l'heure !

SYLVIE, à part.

Il sera temps de lui présenter ma requête quand nous serons à table.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MAITRE JEAN.

HORACE.

Qui nous vient là ?

SYLVIE.

Eh ! mais, n'est-ce pas le majordome du seigneur Lélio?

MAÎTRE JEAN, s'inclinant.

Oui, madame, c'est lui-même.

HORACE.

Comment, drôle, vous osez revenir chez moi? (A Mazet.) Ne t'avais-je pas dit...

SYLVIE.

Qu'est-ce donc? — Auriez-vous à vous plaindre de lui ?

HORACE.

Sachez, madame, que, ce matin même...

SYLVIE.

Vous me conterez cela tout à l'heure... Mais faites-lui grâce, je vous prie, par égard pour son maître, qui est de mes amis.

HORACE.

De vos adorateurs peut-être !

SYLVIE.

Qu'importe! si je ne l'adore pas? —Quant à Maître Jean,— je vous le donne pour le plus habile homme du monde en matière de cuisine; il ne pouvait donc venir plus à propos, et, si vous le permettez, il aidera ce jeune homme à faire les pré-

paratifs du repas, pendant que nous ferons le tour de votre jardin en causant du passé.

HORACE.

Le maître et le logis sont à vos ordres, madame.

SYLVIE, à part.

J'aurai ma colombe !

FINALE.

ENSEMBLE.

HORACE.

O douce joie!
Dieu permet que je revoie
Ses traits charmants !
Heure cruelle,
N'emporte pas sur ton aile
Ces doux moments!

MAZET, à part.

O folle joie !
Qui livres, comme une proie,
Un pauvre amant
A cette belle,
Qui s'amuse, la cruelle,
De son tourment !

SYLVIE, à part.

Comme la proie,
Autour du piége tournoie
Étourdiment,
Un cœur fidèle
Livre toujours à sa belle
Un faible amant.

MAÎTRE JEAN, à part.

Faut-il qu'on voie
Se compromettre avec joie,
Ouvertement,
Une si belle
Et si noble demoiselle
Près d'un amant!

MAZET, bas, à Horace.

Nous voilà, pour lui plaire,
Dans un bel embarras!

HORACE, bas, à Mazet.

Bon! tire-toi d'affaire
Du mieux que tu pourras.

MAÎTRE JEAN, bas, à Sylvie.
Madame se hasarde
En quelque affreux repas!

SYLVIE, bas, à maître Jean.
Ce point-là me regarde,
Ne vous en mêlez pas!

HORACE, à Sylvie.
Peut-être allez-vous faire
Une assez triste chère!

SYLVIE.
Pour apaiser ma faim,
N'avez-vous pas du pain?

MAÎTRE JEAN, à part.
Du pain!... Quelle démence!

MAZET, à part.
C'est tout au plus, ma foi!

MAÎTRE JEAN, bas, à Sylvie.
Mais, madame...

SYLVIE, de même.
Silence!...

MAZET, bas, à Horace.
Songez, seigneur...

HORACE, de même.
Tais-toi!

MAZET.
Je me tais.
(A Maître Jean.)
Vous, suivez-moi!

ENSEMBLE.

HORACE.
O douce joie, etc.

MAZET, à part.
O folle joie, etc.

SYLVIE, à part.
Comme la proie, etc.

MAÎTRE JEAN, à part.
Faut-il qu'on vole, etc.

(Horace offre la main à Sylvie et sort avec elle.)

MAITRE JEAN, à Mazet.
Allons, jeune homme! aux provisions! aux celliers! aux caves! aux fourneaux! aux cuisines! (Il sort.)

MAZET, seul.

Ah! ces coquettes!... maudissez-les! haïssez-les! jurez de ne jamais les revoir! Il suffit d'un regard, d'un sourire pour envoyer tous les serments au diable et vous reprendre de plus belle dans leurs filets.

Ah! les hommes! les hommes!
Pauvres sots que nous sommes;
On nous prend tous, hélas!
Aux mêmes appas!
Ne m'en parlez pas!

(Il prend un panier et sort. — La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Même décoration.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAITRE JEAN, *seul.*

Voici les fourneaux allumés, et ce jeune drôle ne revient pas avec les provisions !... Diable ! serions-nous menacés de quelque horrible catastrophe? (*Il va et vient avec agitation.*) Hum ! le seigneur Horace me paraît fort à court d'argent, et les dîners, quoi qu'on en dise, ne se font pas sans dépenser beaucoup !...

AIR.

Le grand art de cuisine,
Où je me crois expert,
Grâce à notre lésine,
Est un art qui se perd !
Il faut de grosses sommes
Pour se bien goberger ;
Dans le siècle où nous sommes
On ne sait plus manger !
Voyez dans l'histoire
Les gens d'autrefois ;
On se faisait gloire,
Aux banquets des rois,
De manger, de boire
Pendant tout un mois !
Écuyers et pages,
Gens à tabliers,
Maîtres-queulx, marmitons, aides et sommeliers,
A tous les étages,
Par les escaliers,
Descendaient et montaient des caves aux celliers,
Portant sur des plats informes,

Soutenus à quatre bras,
Des morceaux de viande énormes
Et de grands pots d'hypocras!
Et du soir au matin, sans trêve, ni relâche,
Les broches tournaient,
Les fourneaux flambaient,
Les viandes cuisaient!
Témoin les noces de Gamache,
Témoin les noces de Cana!
Mais nous ne faisons plus de ces bons dîners-là;
Le grand art de cuisine,
Où je me crois expert,
Grâce à notre lésine,
Est un art qui se perd!

(Entre Mazet un panier à la main.)

SCÈNE II.

MAITRE JEAN, MAZET.

MAZET, à part.

Les fournisseurs refusent de nous faire crédit, et me voici revenu avec mon panier vide. (Il laisse choir son panier sur le seuil.)

MAÎTRE JEAN.

C'est lui!

MAZET, à part.

Ma foi, tant pis! — Pourquoi diable s'est-elle avisée de vouloir dîner chez nous!

MAÎTRE JEAN.

Approchez!...

MAZET, à part.

Je suis bien bon, après tout, de me tant tourmenter l'esprit. — Elle veut manger du pain... eh bien, elle en mangera!

MAÎTRE JEAN.

Approchez donc!

MAZET, à part.

Avec un peu d'appétit, c'est excellent!

MAÎTRE JEAN, le tirant par la manche.

Eh! que faites-vous là?... Voyons! hâtez-vous! dépêchez-vous! préparez tout! vite! vite! Qu'avons-nous pour le po-

tage, pour les entrées, pour les rôtis, pour les entremets, pour le dessert? — Où sont les aiguières, l'eau de rose, les sorbets, les conserves, l'hypocras?

MAZET, à part.

Diable!

MAÎTRE JEAN.

Vous en manquerait-il quelque chose?

MAZET.

Oh! presque rien.

MAÎTRE JEAN.

En ce cas, hâtons-nous, car le temps presse!

MAZET.

Eh bien, voyons! Que penseriez-vous d'un faisan?

MAÎTRE JEAN.

Pour rôti?

MAZET.

N'importe!

MAÎTRE JEAN.

Plumez, videz, piquez fin et faites cuire à la broche! Il est important de saisir le point de cuisson, car un faisan trop cuit n'a plus de saveur.

MAZET.

Voyez un peu!...

MAÎTRE JEAN.

Pour entrée, vous dépecez votre faisan rôti, vous en ôtez la peau, vous parez les extrémités et les mettez dans une terrine avec de bonne huile, du vinaigre à l'estragon, du sel et du gros poivre; champignons, persil, échalottes, cornichons hachés, câpres et un peu d'anchois, toutes choses que vous avez fait revenir et cuire avec du beurre, jus ou bouillon; vous dressez vos morceaux sur le plat, avec cœurs de laitue en cordon, œufs durs, cornichons coupés en filets et filets d'anchois; vous arrosez de l'assaisonnement et vous servez!

MAZET.

Par ma foi! monsieur Maître Jean, je ne retiendrai jamais tout ce que vous venez de dire!

MAÎTRE JEAN.

Eh bien, donnez-moi votre faisan, je m'en charge!...

MAZET.

Ah! voilà!... C'est que nous n'avons pas de faisan!

MAÎTRE JEAN.

Est-ce une plaisanterie?

MAZET.

Pourquoi donc? Je vous demande ce que vous pensez d'un faisan; mais je ne vous dis pas que nous en ayons un...

MAÎTRE JEAN.

Et que diable avez-vous donc alors?

MAZET.

Voulez-vous des fèves?

MAÎTRE JEAN, d'une voix éclatante.

Des fèves!...

MAZET.

Pardieu! oui, des fèves.

MAÎTRE JEAN, avec un rire amer.

Des fèves!... Enfin, il faut bien en passer par là! (Avec découragement.) Mettez du beurre, un bouquet de persil, ciboule, un peu de sarriette, une pincée de farine, sucre candi, muscade, bouillon, une liaison de jaunes d'œufs, et servez! — Des fèves!

MAZET.

Votre manière d'accommoder les fèves peut être excellente, monsieur maître Jean, mais ce n'est pas la mienne.

MAÎTRE JEAN.

Et quelle est donc la vôtre?

MAZET.

Je les fais cuire dans l'eau et j'y mets du sel!

MAÎTRE JEAN, avec la plus méprisante ironie.

Tout simplement?

MAZET.

Tout simplement.

MAÎTRE JEAN.

Et vous espérez que j'autoriserai par ma présence de pareilles monstruosités?

MAZET.

J'avoue que je ne l'espère pas.

MAÎTRE JEAN.

C'est bien! je me retire sous un arbre, et si madame la comtesse me demande l'explication de ma conduite, je ne lui cacherai pas que j'ai cru devoir protester par la fuite contre le dîner qu'on lui préparait!... Des fèves!... (Il sort précipitamment.)

SCÈNE III.

MAZET, puis HORACE.

MAZET.

Au diable ! Cela lui apprendra à venir se moquer de nous, avec ses entrées, ses rôtis, ses entremets, ses potages et son hypocras ! Vive Dieu ! ces grandes dames ne sont pas faciles à contenter!

HORACE, entrant vivement.

Eh bien?.. je profite d'un moment où la comtesse s'amuse à cueillir des fleurs pour m'échapper, — Où en es-tu?

MAZET.

Où voulez-vous que j'en sois ?

HORACE.

Comment, tu n'as rien préparé?

MAZET.

Et quoi préparer ?

HORACE.

Allons, je vois bien qu'il faut que je m'en mêle! Tu n'en sortiras pas sans moi!

DUO.

HORACE.

Il faut d'abord dresser la table!

MAZET, disposant la table.

Elle boite un peu.

HORACE.

Maladroit !

(Il prend la table et la dispose autrement.)

Sache la mettre en bon endroit.
Prends ce que nous avons de linge présentable.

MAZET.

Où diable est-il ?

HORACE.

Dans le buffet.

MAZET, ouvrant le buffet, et en tirant une nappe déchirée.

Je ne vois qu'une nappe à moitié déchirée.

HORACE.

Donne !...

(Il prend la nappe des mains de Mazet et l'étend sur la table en cachant la déchirure.)

La voilà réparée !

MAZET.

En effet !

HORACE.

C'est parfait !

ENSEMBLE.

L'adresse est parfois nécessaire
Quand on n'a rien !
Avec un peu de savoir-faire,
Tout ira bien !

HORACE.

Maintenant les assiettes,
Les verres, les fourchettes !

MAZET.

Les assiettes, du moins, ne manquent pas ici :
(Tirant deux assiettes du buffet.)
Elles sont deux, et les voici !

HORACE, prenant les assiettes et les plaçant sur la table.

Cela prouve en tout cas que ma vie est frugale !

MAZET, prenant deux verres.

Quant aux verres, ils sont de grandeur inégale !
(Il donne les verres à Horace.)

HORACE, plaçant les verres sur la table.

Le petit en sera plus commode à sa main !

MAZET, d'un air dolent.

Les fourchettes sont en étain !
(Il passe les fourchettes à Horace.)

HORACE.

Pour si peu, faut-il qu'on soupire ?
Ton orgueil est trop exigeant !
(Frottant les fourchettes avec un pan de la nappe.)
Aisément on les fait reluire,
Et l'étain devient de l'argent !

MAZET.

Oui, vraiment !

HORACE.

C'est charmant !

ENSEMBLE.

L'adresse est parfois nécessaire, etc.

MAZET.

Voilà, sans doute, un couvert admirable !
Mais que servirons-nous maintenant sur la table ?

HORACE.

Que servirons-nous ?

MAZET.

Oui.

HORACE.

Que peux-tu nous servir ?

MAZET.

Absolument rien!

HORACE.

Diable!
Le jardin peut déjà fournir,
Avec le raisin de ses treilles,
Des fruits qui rempliront pour le moins deux corbeilles!

MAZET.

D'accord! Mais les grappes vermeilles
Ne sont pas bonnes à rôtir.

HORACE.

Va toujours!... quant au reste,
Nous saurons y pourvoir.
(Mazet prend deux corbeilles et sort.)
O pauvreté funeste,
Qui m'empêches de recevoir,
Au gré de ma tendresse,
Ma reine et ma déesse!
Etre pauvre, et n'avoir pas même à lui donner,
Pour comble de disgrâce,
Un malheureux dîner!

MAZET, rentrant en scène avec les deux corbeilles chargées de fruits.

Voici les fruits!
(Il place les corbeilles sur la table.)

HORACE.

Parbleu! j'y pense... fais main-basse
Sur tout ce qui demeure encore au poulailler!

MAZET.

Eh! seigneur, perdez-vous la tête?
Nos poulets sont morts, et la bête
A tout mangé jusqu'au dernier!

HORACE.

Quoi!... rien!...

MAZET.

Voyez plutôt vous même!

(Horace sort.)

S'il trouve seulement un pigeon, par ma foi !
Mon cher parrain sera plus habile que moi. .
Est-on assez fou quand on aime !...

(A Horace qui rentre en scène.)

Eh bien, seigneur ?

HORACE, après un moment d'hésitation.

Eh bien, tu te trompais !

MAZET.

Comment ?

HORACE.

Prends ce qui reste, et promptement !

MAZET.

Et que reste-t-il donc ?

HORACE, avec éclat.

Sylvie !...

MAZET.

Sylvie ! y pensez-vous ? que j'aille ôter la vie
A votre colombe !...

HORACE.

Il le faut !
Obéis, et ne souffle mot !

ENSEMBLE.

HORACE.

Pour recevoir ma belle
Il n'est rien de trop beau !
Meure pour elle
Mon oiseau !

MAZET.

Devait-il pour sa belle
Te livrer au couteau ?
Tu meurs pour elle
Pauvre oiseau !

(Mazet sort.)

SCÈNE IV.

HORACE, seul.

De cette façon, du moins, la comtesse dînera ! C'est égal, Mazet a bien fait d'y aller à ma place ! La vue de ma colombe eût désarmé ma main, et le souvenir de ses caresses pèse sur mon cœur comme un remords. Allons, n'y pensons plus ! La

nécessité ne me laissait pas d'autre ressource, et l'amour est mon excuse! (Regardant sur la table.) Voyons! qu'ai-je oublié? Ne me reste-t-il pas encore un flacon de vieux vin?... C'est le dernier débris de ma fortune! Achevons de nous ruiner! (Il sort par la gauche. Sylvie entre en rêvant, un bouquet à la main. Musique à l'orchestre jusqu'à la romance.)

SCÈNE V.

SYLVIE, seule.

Me voilà tombée dans une étrange rêverie! Mille souvenirs me reviennent à la fois; et je ne puis me défendre d'une certaine tristesse en parcourant ce pauvre domaine, où j'ai condamné le seigneur Horace à s'exiler. — Je me reproche ma cruauté; — et je m'en veux de l'avoir sacrifié à d'indignes rivaux qui n'avaient pour me plaire ni sa jeunesse, ni son esprit, ni sa tendre façon d'aimer!

ROMANCE.

I

Que de rêves charmants emportés sans retour!
Que de fragiles chaînes!
Que de promesses vaines,
Que de serments menteurs d'un éternel amour
Oubliés ou trahis avant la fin du jour!
Lui seul, ingrate Sylvie,
En te donnant son âme, en te donnant sa vie,
Lui seul, hélas!
Ne mentait pas.

II

J'accueillais ses aveux d'un sourire vainqueur;
Je riais de sa flamme,
Je torturais son âme;
Et malgré mes dédains et mon refus moqueur
L'amour qu'il me jurait est encor dans son cœur!
Lui seul, ingrate Sylvie,
En te donnant son âme, en te donnant sa vie,
Lui seul, hélas!
Ne mentait pas.

SCÈNE VI.

SYLVIE, MAITRE JEAN.

MAÎTRE JEAN, entrant précipitamment.

Je vous cherche depuis une heure par toute la maison, madame, pour vous dire...

SYLVIE.

Qu'y a-t-il ?... qu'avez-vous?... Quelle mine effarée !

MAÎTRE JEAN, s'essuyant le front.

Pour vous dire.

SYLVIE.

Eh bien ?

MAÎTRE JEAN.

Que je renonce à faire dîner ici madame la comtesse.

SYLVIE, se levant.

Pourquoi?

MAÎTRE JEAN.

Madame la comtesse ne devinera jamais ce qu'on ose m'offrir?...

SYLVIE.

Non... Quoi donc?

MAÎTRE JEAN.

Des fèves !

SYLVIE.

Des fèves ?

MAÎTEE JEAN.

Oui, madame, des fèves !

SYLVIE, riant.

Eh ! que m'importe ?

MAÎTRE JEAN.

Accommodées avec du sel, madame!

SYLVIE.

Je ne vois pas ce qu'il y a là de si terrible!

MAÎTRE JEAN.

Mais c'est comme si madame la comtesse mangeait des châtaignes !

SYLVIE.

En meurt-on?

MAÎTRE JEAN.

On peut en mourir.

SYLVIE.

Allons, allons, rassurez-vous, maître Jean, et ne vous désolez pas pour si peu. — Comment n'avez-vous pas compris que j'affronterais gaiement le plus mauvais dîner du monde pour avoir ma colombe.

MAÎTRE JEAN, s'inclinant.

J'admire et je me tais... Dieu veuille seulement que notre aventure n'arrive pas aux oreilles de la signora Amyute!

SYLVIE.

Amynte! Vous avez raison... Je ne veux pas lui donner sujet de rire de nous. (A part.) Laissons là mes rêves et ne songeons qu'à l'objet de ma visite.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HORACE.

(Horace rentre en scène une bouteille à la main.)

HORACE, à part.

La comtesse! (Il cherche à dissimuler la bouteille en la cachant derrière lui.)

SYLVIE.

Eh bien, seigneur Horace, est-ce ainsi que vous m'abandonnez?

HORACE.

Excusez-moi, madame; quelques ordres indispensables...

SYLVIE.

Pourquoi ne donnez-vous pas cette bouteille à Maître Jean? Il achèvera de préparer le couvert.

HORACE, avec embarras.

En effet, la maladresse de mon jeune valet m'oblige à me servir moi-même. (Il donne la bouteille à Maître Jean.)

MAÎTRE JEAN, à part.

Comment! il a du vin! (Il examine la bouteille avec curiosité et va la placer sur la table. Puis il s'occupe à changer la disposition du couvert et à essuyer minutieusement chaque ustensile en haussant les épaules de pitié à chaque objet qu'il touche.)

SYLVIE, montrant des fleurs.

Vous le voyez; j'ai dévasté votre jardin.

HORACE.

J'aurais désiré qu'il vous pût fournir une plus riche moisson.

SYLVIE.

Vous ne trouvez donc pas mon bouquet charmant?

HORACE.

Par le goût avec lequel il est fait, oui madame, mais non par les fleurs qui le composent.

SYLVIE.

Vous êtes un flatteur, seigneur Horace, et vous calomniez votre jardin pour me faire un compliment. Savez-vous que je n'en reçois plus depuis que vous avez quitté Florence?

HORACE.

Il faut donc qu'une calamité ait frappé les esprits ou les yeux!...

COUPLETS.

Ces attraits qu'on admire,
Ces regards si doux
Nous faisaient tomber tous,
Madame, à vos genoux!
Déesse ou femme,
Ange des cieux,
Qui ne s'enflamme
A perdre l'âme
Ou bien les yeux!

Cette voix qu'on adore
Enivrait nos sens!
Qu'ils étaient ravissants,
O Dieu! ces doux accents!
Déesse ou femme,
Ange des cieux,
Qui ne s'enflamme
A perdre l'âme
Ou bien les yeux!

SYLVIE.

La déesse aujourd'hui se nomme Amynte. Il n'y a plus d'encens que pour elle; c'est à elle que vont tous les cœurs, et elle a bâti son temple sur les ruines du mien!... Mais vous l'avez connue, je crois?...

HORACE, qui regarde depuis quelques moments du côté de la cuisine.

Plaît-il?

SYLVIE.

Qu'avez-vous?... Vous semblez tout préoccupé?...

HORACE.

Pardon!... une distraction involontaire...

SYLVIE.

Le souci de mon dîner peut-être?

HORACE.

Mon Dieu, oui!

SYLVIE.

Ne soyez pas en peine... mon médecin me fait une loi de la sobriété... Que vous disais-je?... Ah!... je vous demandais si vous n'aviez pas connu Amynte?

HORACE.

Je m'en souviens vaguement.

SYLVIE.

Comment la trouvez-vous?

HORACE.

Je ne l'ai jamais regardée.

SYLVIE.

Eh bien! tout Florence a les yeux sur elle!

HORACE.

C'est que tout Florence la regarde, comme un beau tableau, pour la façon dont elle est peinte.

SYLVIE, souriant.

Vous croyez?

HORACE.

Assurément.

MAÎTRE JEAN, à part.

Il paraît que nous avons plus d'esprit que de vaisselle.

SYLVIE, à part.

Comment n'avais-je pas apprécié plus tôt les qualités du seigneur Horace?... (Haut.) Saviez-vous qu'elle eût un perroquet?

HORACE.

Non, madame.

SYLVIE.

Une affreuse bête, qui dit des impertinences dans toutes les langues, et qui s'attire par là une telle considération qu'on

ne saurait dire si l'on courtise le perroquet pour la dame ou la dame pour le perroquet.

HORACE, se tournant de nouveau du côté de la cuisine et avec distraction.

C'est incroyable !...

SYLVIE.

Avouez que le monde est bien léger, et qu'il faut recourir à d'étranges moyens pour attirer ses hommages. — Ce perroquet a fait de sa maîtresse la reine de Florence, et si je ne trouve un phœnix pour la combattre avec ses propres armes, je dois renoncer à la lutte et lui céder le pas !...

HORACE, à lui-même.

Pauvre Sylvie !

MAÎTRE JEAN, à part, avec indignation.

Pauvre Sylvie !

SYLVIE, se levant.

Vous dites?

HORACE.

Veuillez me pardonner, madame; il me semblait entendre...

SYLVIE.

Quoi donc?

HORACE.

Le cri d'un oiseau.

SYLVIE, souriant.

Et cela vous fait pâlir?

HORACE.

C'est une faiblesse dont je ne puis me défendre, et certains cris me frappent malgré moi d'une terreur superstitieuse... Mais puisque mon pauvre repas se fait encore attendre, ne me direz-vous pas enfin quel est l'objet de votre visite, et quel service vous attendez de moi !

SYLVIE, à part.

J'aurais mieux aimé qu'il le devinât. — (Haut.) Me promettez-vous au moins de ne pas me trouver ridicule?

HORACE.

Ah ! madame !

SYLVIE.

Eh bien!... Mais non, quand nous aurons dîné. (A part.) Je ne puis surmonter la honte que j'éprouve à lui faire ma demande.

HORACE, à part.

Qu'a-t-elle donc à me dire?

FINAL.

ENSEMBLE.

SYLVIE, à part.

Déjà son cœur semble tout bas souscrire
A tous mes vœux!
Et cependant je n'ose pas lui dire
Ce que je veux!

HORACE, à part.

Ah! que sa bouche où passe un doux sourire,
Dise : je veux!
Aveuglément je promets de souscrire
A tous ses vœux!

MAÎTRE JEAN, à part.

Puisqu'elle écoute avec un doux sourire
De tels aveux,
Pourquoi tarder si longtemps à lui dire
Quels sont nos vœux?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MAZET.

MAZET, apportant un plat d'un oiseau rôti.

Seigneur, on peut se mettre à table.

HORACE, à part.

Pauvre Sylvie, hélas! pardonne-moi ta mort!

SYLVIE, à part.

Qu'a-t-il à soupirer de cet air lamentable?

(Haut.)

Allons, seigneur!...

MAÎTRE JEAN, à part.

Quel coup du sort,
Par un oiseau rôti, remplace
Les fèves du seigneur Horace!

SYLVIE, à maître Jean.

Nous n'avons plus besoin de vous!

HORACE, à Mazet.

Puisqu'on l'ordonne, laisse-nous!
(A Sylvie.)
Que ce tête-à-tête m'est doux!

MAÎTRE JEAN ET MAZET.

Puisqu'on l'ordonne, éloignons-nous

ENSEMBLE.

SYLVIE, à part.
Déjà son cœur semble tout bas souscrire, et
MAÎTRE JEAN, à part.
Puisqu'elle écoute avec un doux sourire, etc.
HORACE.
Ah ! que sa bouche où passe un doux sourire, etc.
MAZET, à part.
Puisqu'elle écoute avec un doux sourire
De tels aveux,
Pourquoi tarder si longtemps à lui dire
Quels sont nos vœux ?

(Sur un nouveau signe d'Horace et de Sylvie, maître Jean sort par le fond et Mazet par la droite.)

SCÈNE VIII.

HORACE, SYLVIE.

(Horace et Sylvie se mettent à table.

HORACE.
Combien je vous rends grâce
D'éloigner d'ennuyeux témoins !
Et que je suis heureux de pouvoir à leur place
Vous prodiguer mes soins !
(Il découpe l'oiseau et en sert une aile à Sylvie.)
SYLVIE.
Qu'est cela, je vous prie ?...
HORACE, après un mouvement d'hésitation.
Un oiseau de ma chasse.
SYLVIE.
Ne mangez-vous pas comme moi ?
HORACE, avec embarras.
Puis-je avoir faim quand je vous voi !
SYLVIE, à part, après avoir mangé.
Quel est ce mets d'un goût bizarre ?
HORACE.
Plaît-il ?
SYLVIE.
Je ne dis rien.

HORACE.

Je dois rougir, hélas !
De la fortune avare
Qui me réduit à cet humble repas.

SYLVIE.

Plus superbe peut-être, il ne le vaudrait pas.

ENSEMBLE.

SYLVIE, à part.

Saveur étrange !
On n'a jamais,
Depuis qu'on mange,
Goûté d'un pareil mets !

HORACE, à part.

Pour qu'elle mange
D'un pareil mets,
Donnons le change
Sur l'oiseau que j'aimais.

HORACE.

Et maintenant je vous écoute.

SYLVIE.

Je devrais me taire.

HORACE.

Pourquoi.
Votre cœur peut-il mettre en doute
Que ses désirs soient des ordres pour moi ?

SYLVIE.

Je ferais mieux de me taire, je croi.

HORACE.

Parlez !

SYLVIE.

Hélas, seigneur, pardonnez-moi si j'ose
Vous demander l'unique chose
Qui vous restait. Je ne mérite rien ;
Votre repos, votre honneur, votre bien,
S'en sont allés aux plaisirs de Sylvie ;
Vous m'aimiez plus que votre propre vie !
A vos feux j'ai mal répondu,
Et je m'en viens, pour comble d'injustice,
Vous demander... Et quoi ? c'est temps perdu
Votre colombe !...

HORACE, se levant, à part.

O ciel !...

SYLVIE, se levant.

A ce caprice
L'oiseau d'Amynte et ses mépris
Ont follement entraîné mes esprits!
Mais non! plutôt périsse
Ma gloire, aux yeux d'un monde inconstant et moqueur,
Que d'aller sans pitié vous arracher le cœur!

HORACE, à part.

O destin fatal!...

SYLVIE, à part.

Il hésite!

HORACE, à part.

Combien je suis infortuné!...

SYLVIE.

Adieu, seigneur! Excusez ma visite.

HORACE.

Hélas!... l'oiseau n'est plus!... vous en avez dîné!

SYLVIE.

Qu'entends-je!...

HORACE.

Plût au ciel vous avoir à sa place
Servi mon cœur!... Mais le sort me fait voir
Qu'il ne sera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grâce.

SYLVIE.

L'oiseau n'est plus!...

HORACE.

Rien ne m'était resté;
Devant mes yeux l'oiseau s'est présenté;
Je l'ai sacrifié sans peine!
Rien coûte-t-il quand on reçoit sa reine?
Ce que je puis pour vous, c'est de chercher
Un autre oiseau; — ce n'est chose si rare
Que dès demain nous n'en puissions trouver!
Dites un mot...

SYLVIE, très-émue.

Non, seigneur, je déclare
Que c'est assez! Vous ne m'avez jamais
Donné de votre amour une marque plus forte!
Que sur moi désormais
Ma rivale l'emporte,
Ce n'est plus là le but de mes souhaits!

Voici ma main, et qu'elle soit le gage
D'un cœur dont vous avez amolli le courage.

HORACE.

O délire! ô bonheur!
Dois-je croire à ce mot suprême!...

SYLVIE.

Oui, seigneur,
Je vous aime.

ENSEMBLE.

HORACE.

Ah! pour mon cœur,
C'est trop d'ivresse!
J'étais vainqueur
De ma tristesse,
Mais de plaisir
Je vais mourir!
Oui, de plaisir,
Je vais mourir!

SYLVIE.

L'amour, vainqueur
De ma sagesse,
Livre mon cœur
A sa tendresse,
Et de plaisir
Me fait rougir!
Oui, de plaisir,
Me fait rougir!

MAZET, dans la coulisse.

Apaisez, blanche colombe,
Votre faim
Du grain de froment qui tombe
De ma main!

(Il entre en scène, la colombe sur le poing.)

SCÈNE XVI.

Les mêmes, MAZET.

HORACE.

Grand Dieu !

SYLVIE.

Que vois-je ?...

MAZET.

A Sylvie

Le ciel a sauvé la vie !

HORACE.

Comment ?

MAZET.

En jetant tout exprès
Un autre oiseau dans mes rêts,
Au moment où votre colombe
Avait déjà, seigneur, une aile dans la tombe !

SYLVIE.

Qu'ai-je donc mangé ?

MAZET, avec embarras.

C'était...

SYLVIE.

Eh bien !

HORACE.

Parle !...

MAZET.

Un perroquet !

HORACE ET SYLVIE.

Un perroquet !...

SCÈNE XVII.

Les mêmes, MAITRE JEAN.

MAÎTRE JEAN, entrant vivement.

Madame !

SYLVIE.

Quoi ?

MAÎTRE JEAN.

Grande nouvelle!
Le perroquet d'Amynte est en fuite !

SYLVIE.

Comment ?

MAÎTRE JEAN.

Trente valets sont envoyés par elle
Pour le chercher, mais vainement !

MAZET.

Un perroquet rouge ?...

MAÎTRE JEAN.

Oui !...

MAZET.

Ma crainte
Était fondée !...
(Montrant les restes de l'oiseau rôti.
Il est ici, mais bien changé!

SYLVIE, à elle-même.

Ah ! c'est le perroquet d'Amynte
Que tout à l'heure j'ai mangé.

HORACE.

Ma colombe à présent vous devient inutile!

SYLVIE.

Non, seigneur, si chaque jour
Elle rappelle à mon cœur votre amour!

MAÎTRE JEAN, à part.

Bah !...

MAZET, à maître Jean.

L'amour avec vous nous ramène à la ville!

ENSEMBLE.

HORACE.

Ah ! pour mon cœur,
C'est trop d'ivresse !
J'étais vainqueur
De ma tristesse,

Mais de plaisir
Je vais mourir.

SYLVIE.

L'amour, vainqueur
De ma jeunesse,
Livre mon cœur
A sa tendresse,
Et de plaisir
Me fait rougir.

MAZET.

L'amour, vainqueur
A sa tendresse,
Livre le cœur
De sa maîtresse!
Un tel plaisir
Fait-il mourir!

MAÎTRE JEAN.

L'amour vainqueur
Dont la comtesse
Goûte en son cœur
La douce ivresse,
Au repentir
Doit aboutir.

FIN

LAGNY. — Imp. A. VARIGAULT.